

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 16, rue Maciel.

De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 330

Impreso en los Talleres de El Sotelo

GOURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros.

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

RÉDACTEUR: J. Lamy.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campes
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 60
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour : \$ 0 01
N.º ancien : \$ 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

LA PRODUCTION DU VIN EN FRANCE

Dans un rapport adressé le 21 juillet 1895 au département d'Etat à Washington, M. Chancelor, Consul des Etats-Unis au Havre, déclarait que la plus grande partie du liquide fabriqué en France sous le nom de vin n'avait absolument aucun rapport avec le produit de la vigne. Le Consul ajoutait que 15,000 fûts de vin avaient été détruits récemment par le laboratoire municipal de Paris, l'analyse ayant révélé que le liquide en question n'était qu'un composé d'eau, d'alcool, de plâtre, de glycérine, de sels de potasse et de matière colorante. Enfin, d'après M. Chancelor, une quantité énorme de sucre (36,000 t. en 1897) servait chaque année en France à additionner les vins et on suppléait au déficit causé à la production par le phylloxera en fabricant du vin avec des moûts et des raisins secs.

Ce rapport fut publié dans le numéro de septembre 1895 des *Consular Reports*. Le 2 décembre 1896, M. Hanotaux, Ministre des Affaires étrangères de France, informa l'Ambassadeur des Etats-Unis à Paris que la Chambre de commerce de Bordeaux protestait contre les allégations contenues dans le travail de M. Chancelor, et qu'il résultait d'une enquête officielle, que le laboratoire municipal n'avait jamais eu à procéder à une destruction de la nature de celle qui avait été mentionnée.

Des explications furent demandées à M. Chancelor; celui-ci dans une communication au département d'Etat en date du 8 février 1897, se réfère à la séance de la Chambre des députés du 6 novembre 1896 dans laquelle il avait été question de la taxe des vins artificiels, et expliqua qu'il avait puisé le récit de la destruction de certains fûts de vin dans un journal anglais digne de foi, mais dont il ne pouvait se rappeler ni le nom ni la date. M. Chancelor ajouta également qu'en 1897 ayant été délégué par le gouverneur du Maryland pour étudier certaines questions d'hygiène en Europe, il visita les entrepôts de vins à Paris.

On lui fit voir un grand nombre de fûts destinés à être détruits et on lui affirma que cette mesure était assez fréquemment appliquée.

Enfin, sur la question de la consommation du sucre pour la fabrication du vin, M. Chancelor cita le discours prononcé à la Chambre dans la séance précitée par M. Villejean, discours qui fut reproduit par le *Petit Harec* le lendemain. M. Villejean avait cité l'article Ier de la loi qui interdisait la fabrication des vins de moûts et de raisins secs, interdiction qui, selon lui, devait porter préjudice à l'agriculture en la privant d'une consommation annuelle de 100,000 f. de sucre nécessaires à cette fabrication.

En réponse aux explications qui précèdent la communication suivante a été adressée par l'Ambassade de France à Washington, le 8 mars 1897:

L'attention des négociants français en vins a été appelée sur un rapport intitulé: «La fabrication des vins en France» publié dans le numéro 180 (septembre 1895) des *Consular Reports* par M. C. W. Chancelor, Consul des Etats-Unis au Havre. Ce rapport contenait quelques informations inexactes, de nature à causer préjudice au commerce français et qu'il semblait utile de rectifier.

1. M. Chancelor se souvenait probablement de la diminution dans la production du vin dont la France a souffert pendant la période qui a suivi l'apparition du phylloxera, dit qu'une grande quantité de vin fabriqué en France ne contenait pas de jus de raisin. Les statistiques prouvent, que si le phylloxera a atteint plus de 1 millions d'acres de vignes pendant les vingt dernières années, d's l'année 1895 on en avait replanté déjà plus de 2 millions d'acres.

D'autre part, pendant les deux dernières années la production du vin a été exceptionnellement abondante, ainsi qu'il ressort des chiffres officiels suivants:

Années.	Superficie plantée en vignes.	Production totale.
1895.	1.153.000 Acres	713.300.000 Gallons.
1896.	1.183.388.000	

Il est difficile de croire qu'en présence d'une production aussi considérable de vin naturel les négociants français puissent se livrer à la fabrication de vins artificiels, ne contenant pas de jus de raisin.

Cette industrie ne pourrait être exploitée avec profit que dans des pays ne produisant pas, ou peu, de vin naturel.

2. M. Chancelor ajoute, d'après une information publiée par un journal anglais et reproduite par des journaux américains, que le gouvernement français avait fait détruire, récemment, 15,000 fûts de vins falsifiés.

Il résulte, d'une enquête officielle, qu'un laboratoire municipal de Paris on n'a pas trouvé trace de cette opération. Les saisies et les destructions des petites quantités de vins falsifiés qui ont lieu parfois, sont plutôt à l'honneur du gouvernement français qui protège ainsi la santé publique.

Des mesures ont été prises, en outre, pour interdire l'alcoolisation excessive, le mouillage ou la falsification des vins par l'addition d'un produit quelconque.

D'ailleurs, les enquêtes médicales faites par des personnalités d'une compétence incontestable ont prouvé que la santé publique ne ressent favorablement d'une consommation modérée de vin français. Les statistiques officielles dans cet ordre d'idées méritent d'attirer l'attention; elles démontrent que l'ivresse est moins fréquente dans les régions où l'on consomme du vin. Sur cent cas d'ivresse publique tombant sous le coup de la loi de 1873, vingt-neuf ont été constatés dans le nord-ouest de la France et trente quatre dans le nord.

C'est-à-dire dans les départements où l'on boit le plus d'alcool, tandis qu'on n'a trouvé que neuf cas dans le centre, cinq dans le sud-ouest et quatre dans le sud où l'usage du vin est général dans les classes ouvrières.

LES ARMÉES EUROPÉENNES

A cette époque si agitée de notre siècle, il n'est pas sans intérêt de connaître les forces militaires dont disposent les puissances européennes. Voici un tableau, récemment dressé, qui satisfait la curiosité de nos lecteurs:

	Effectif en temps de guerre	Effectif de la flotte
Allemagne.	5,049,918	22,277
Angleterre.	722,253	127,736
Autriche.	1,872,178	11,809
Belgique.	229,281	—
Bulgarie.	270,000	166
Danemark.	17,262	1,102
Espagne.	200,000	1,250
France.	1,350,000	11,161
Grèce.	82,125	3,165
Italie.	185,000	7,662
Italie.	3,397,789	21,560
Luxembourg.	176	—
Montenegro.	36,000	—
Portugal.	131,000	1,897
Roumanie.	104,352	1,702
Russie.	1,170,135	31,500
Serbie.	337,323	—
Suède-Norvège.	189,681	6,799
Suisse.	495,931	—
Turquie.	800,000	11,000
Totaux.	23,129,432	306,386

En 1869, avant l'introduction du service obligatoire et personnel, les forces en temps de guerre des puissances européennes ne s'élevaient qu'à 7,203,000 hommes. On peut juger de l'énorme développement qu'elles ont pris en 27 ans.

Dans le chiffre de 195,911, relatif à la Suisse, est compris le landsturm, soit les

troupes auxiliaires, et dans le chiffre de 176 hommes qui est l'effectif du Luxembourg, sont compris 29 musiciens.

L'ENQUÊTE DU "GAULOIS"

(SUITE)

Chez M. de Bourgoing:

M. de Bourgoing se trouvait au bas de l'avenue de l'Alma lorsqu'il aperçut la fumée tenant du Bazar. Il accourut au galop et arriva au moment où les premières personnes en flammes sortaient du Bazar. Après avoir éteint les vêtements de plusieurs femmes, il les reconduisit chez Mme Forges qui, avec un dévouement admirable, se prodigua jusqu'à la dernière minute au sauvetage. Son récit est donc particulièrement digne de crédit.

«Des hommes du monde étaient en petit nombre au Bazar de la Charité; je vais très loin; je crois qu'il y en avait trente ou quarante, mais pas plus: j'ai vu sortir presque depuis le premier, en tout cas, jusqu'au dernier, ceux qui ont trouvé une issue dans les deux portes de la rue Jean-Goujon; je ne crois pas me tromper en estimant leur nombre à quinze: après enquête, j'ai su que quatre hommes seulement étaient entrés dans la fenêtre de l'hôtel du Palais; cinq ont péri dans l'incendie; seize seraient donc sortis par la brèche faite contre l'hôtel Roederer, et c'est ce nombre qui m'a été donné approximativement par des personnes dignes de foi. On arrive ainsi au chiffre de quarante qui ne doit pas être dépassé.

«Mais comme l'imagination et la légende s'emparent vite de tout, de même qu'on est convaincu actuellement que deux à trois cents hommes ou jeunes gens se trouvaient dans le Bazar, de même on raconte communément que ces trois cents hommes ont été trois cents politrons.

«C'est là une légende qu'il importe de détruire.

«Croyez-vous, d'ailleurs, qu'il n'y a pas eu des actes de courage, que d'autres n'ont pas, avec sang froid, cherché à conjurer le danger?

«Ils me pardonneront si je cite quelques-uns de leurs noms; si je le fais, je crois faire œuvre utile en répondant aux accusations actuellement lancées trop souvent à la légère; mais il faut rendre à chacun ce qui lui appartient.

«A la première apparition du feu, M. de Pontalba et M. de Mackay se sont élançés vers les portes qui donnaient sur la rue afin de mettre de l'ordre dans la sortie. Leurs efforts ont été impuissants contre la foule qui se pressait et se précipitait en cet endroit.

«Ils ont alors cherché à sortir par le derrière, et M. de Pontalba a conduit jusqu'au milieu du terrain Mme Leglay et la baronne de Saint-Didier dont les robes étaient en feu. Ces deux messieurs ont reçu de nombreuses brûlures.

«M. de Gosselin, M. Reille, M. A. Dufaur, M. Germain Lacom, qui a sauvé Mme la comtesse de France; M. de Segonzac, M. Delahaye, M. Garnier, M. Pierron, M. le lieutenant Jacquin, pour ne citer que ceux-là, ont enfoncé des portes et des fenêtres donnant sur le terrain vague, ont aidé les femmes à sortir, ont été brûlés et ont cherché à faire, depuis l'intérieur, une brèche dans la palissade, du côté de la place François-Ier, tandis que M. O. Tanguy, le comte de Tany, les aidant, de l'extérieur, avec d'autres personnes, à arracher les planches.

«M. de Montgomerie sortait brûlé, le troisième avant dernier par la fenêtre de l'hôtel, et M. d'Argenson, un jeune celui-là, avait couru, à la première alarme, prévenir les dames qui étaient au buffet d'avoir à s'échapper, ce qu'elles n'auraient peut-être pu faire sans cet avertissement.

«J'en passe; mais si on voulait aller au fond des choses, on trouverait que d'autres hommes se sont fort bien conduits.

«Si l'en est quelques-uns qui se sont enfuis en bousculant et en frappant même, ceux-là sont inexcusables; c'est un boulet qu'ils traient

Elle se promettait de le former, de lui enseigner comment on doit s'y prendre pour faire son chemin dans le monde. Malheureusement, elle avait découvert bientôt qu'il n'était pas aisé à manier. Elle était trop habile pour vouloir emporter de vive force une place si bien défendue, trop persévérante pour se laisser rebouter par les fatigues et les lenteurs d'un long siège, et elle avait commencé de tirer ses parallèles.

Sa méthode, lorsqu'elle trouvait de la résistance, était de multiplier les incidents, de s'attaquer d'abord à des questions accessoires, auxquelles elle affectait de mettre une grande importance, de s'attirer beaucoup de petits refus, qu'elle endossait de bonne grâce, en réservant pour la fin l'essentiel, le principal, de manière à pouvoir dire: «Voyez comme je suis de bonne composition, j'ai cédé sur tout.

Votre jour est venu, récompensez moi de ma complaisance en m'accordant la bagatelle que je vous demande.

La bagatelle était toujours sa grosse affaire, la seule qui lui tint vraiment au cœur. L'une des premières questions qu'elle posait à Silvère réduite à sa plus simple expression, pouvait se traduire ainsi: «Quand vous serez marié, que ferez-vous de moi?

Il répondait avec toute sorte de circonlocutions qu'aux termes de son contrat avec Mme de Rins il continuerait d'habiter le pavillon qu'elle avait fait restaurer pour lui, et que ce logement, suffisant pour deux personnes, ne l'était pas pour trois.

Elle parut trouver cet arrêt dur: au fond, que lui importait! Elle comptait en temps et lieu donner ses instructions à Amélie, qui se déclarerait absolument résolu à ne jamais se

séparer de sa mère. Elle s'informa ensuite si, à l'occasion de son mariage, il n'obtiendrait pas de Mme de Rins une augmentation sérieuse. Il lui expliqua que la comtesse, qui n'était pas aussi riche qu'en le pensait à Hyères, l'avait augmenté récemment, qu'il se ferait une conscience de rien demander.

Elle revint plusieurs fois à la charge, insistant pour la forme. Il lui paraissait écrit qu'avec un peu de manège elle amènerait facilement M. Trayaz à faire un sort au jeune ménage. Quand on a un oncle riche et qu'on sait s'en servir, on nourrit de plus hautes ambitions que celle de cultiver à perpétuité le jardin de Mme de Rins. C'était à cette condition facile qu'elle avait accordé sa fille à Silvère: elle n'entendait pas en faire la femme d'un jardinier.

Après s'être amusée à la brouille et avoir essayé quelques échecs sans conséquence, elle livra enfin sa grande bataille et lui demanda un jour s'il avait fait part à son oncle de son projet de mariage. Il répondit que son oncle était en Amérique et peut-être n'en reviendrait jamais.

«Il en reviendra, dit-elle, soyez sûr qu'il en reviendra. Vous avez passé deux semaines chez lui: ce serait manquer à toutes les convenances que de lui laisser apprendre par la voie publique un événement de famille, qui est de nature à l'intéresser beaucoup.

Il donna de mauvaises défaites, alléguant qu'il ne savait où écrire. Elle lui représenta fort justement qu'il pouvait se renseigner à la Figuière, que Trayaz avait sûrement en le soin d'y laisser son adresse.

Il rompit la conversation, elle la renoua le

TRIBUNE LIBRE

A Monsieur, Albert Cazaux:

J'ai lu dans le *GOURRIER FRANCO-ORIENTAL* d'hier, votre lettre ayant pour but de réfuter les propos peu flatteurs pour la Société «La Patrie», tenus à l'Assemblée des Secours Mutuels; vous auriez dû ajouter: ces propos ont été tenus avant, pendant et après, puisque à notre séance du même jour, vous nous les avez fait connaître. Afin de détruire cette malveillance, je vous ai proposé de consulter, séance tenante, l'Assemblée à ce sujet; vous avez refusé, sous prétexte que je sortais de l'ordre du jour. A quoi répond donc votre protestation?

A faire savoir *urbi et orbi* que notre Société est en pleine prospérité: que nous n'avons pas de dettes; que le service médical de la Société ne laisse rien à désirer et que le capital social est de 10,500 piastres, sans hypothèques! Mais nous savons déjà ces choses-là, pourquoi les répéter?

Puis, vous dites, l'anarchie ne règne pas parmi nous, et présentez, comme preuve, les 101 voix qui ont voté contre la fusion de deux Sociétés et nous les quatre votants pour la fusion, nous sommes (vous le donnez presque à entendre) le côté anarchiste! Pardon, Monsieur Cazaux, (et notez je n'ajoute pas Président de la Société «La Patrie», parce qu'elle ne vous a pas autorisé, que nous sachions, à faire cette publication) pardon vous êtes en erreur et nous, les quatre favorables à la fusion, dans le vrai; et s'il y a des anarchistes parmi les membres de la Société «La Patrie», nous ne les sommes certainement pas. Nous voulons et voulons encore jeter, par la fusion, les bases de l'union, la paix et la concorde qui doivent régner parmi les français résidant à Montevideo. Par contre vous avez, par votre refus, proclamé le contraire. Le droit, le bon sens, sont de notre côté; nous avons voulu, créer, bâtir; vous, démolir; et vous nous tenez presque pour anarchistes!

Vous auriez dû vous contenter de dire: nous avons refusé net et opposé un non posé à l'offre généreuse et à l'appel patriotique fait par Monsieur Dupuy et la Société des Secours Mutuels, parce que nous nous trouvons bien où nous sommes et tenons à vivre en égoïstes, et vous auriez dit vrai, parce que cela a été dit par un sociétaire à la dernière séance et vous l'avez approuvé par votre silence!

J. P. Passicot.

Montevideo, 25 Juin 1897.

La Vie Littéraire

Il n'est bruit dans la presse parisienne que de la conférence d'adieu que vient de faire en Amérique M. Ferdinand Brunetiere et dans la quelle le célèbre critique aurait critiqué avec une extrême violence l'œuvre de M. Emilio Zola. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans? Il serait tout à fait certain que l'heure qu'il est que M. Brunetiere a parlé des romans de M. Zola devant le public américain et qu'il n'a pas dit précisément tendre pour l'auteur de «Germinal». Au reste, la chose n'est pas nouvelle, ainsi que le fait remarquer le *Gaulois*. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* n'a jamais, depuis près de vingt ans, laissé échapper l'occasion de malmenier M. Emilio Zola.

Les pages qu'il lui consacrait aux environs de 1875, dit notre confrère, témoignent toutes d'une véritable haine pour le roman naturaliste tel que M. Zola l'a conçu et réalisé. Et notez que les *Bougon-Macquet* n'en étaient qu'à leur cinquième volume quand M. Brunetiere disait qu'on «imaginerait difficilement une telle préoccupation de l'œuvre dans le choix du sujet, de l'ignoble et du repoussant dans la peinture des caractères, du matérialisme et de la brutalité dans le style».

Pour M. Brunetiere, M. Zola a le «style plat»

separar de sa mère. Elle s'informa ensuite si, à l'occasion de son mariage, il n'obtiendrait pas de Mme de Rins une augmentation sérieuse. Il lui expliqua que la comtesse, qui n'était pas aussi riche qu'en le pensait à Hyères, l'avait augmenté récemment, qu'il se ferait une conscience de rien demander.

Elle revint plusieurs fois à la charge, insistant pour la forme. Il lui paraissait écrit qu'avec un peu de manège elle amènerait facilement M. Trayaz à faire un sort au jeune ménage. Quand on a un oncle riche et qu'on sait s'en servir, on nourrit de plus hautes ambitions que celle de cultiver à perpétuité le jardin de Mme de Rins. C'était à cette condition facile qu'elle avait accordé sa fille à Silvère: elle n'entendait pas en faire la femme d'un jardinier.

Après s'être amusée à la brouille et avoir essayé quelques échecs sans conséquence, elle livra enfin sa grande bataille et lui demanda un jour s'il avait fait part à son oncle de son projet de mariage. Il répondit que son oncle était en Amérique et peut-être n'en reviendrait jamais.

«Il en reviendra, dit-elle, soyez sûr qu'il en reviendra. Vous avez passé deux semaines chez lui: ce serait manquer à toutes les convenances que de lui laisser apprendre par la voie publique un événement de famille, qui est de nature à l'intéresser beaucoup.

Il donna de mauvaises défaites, alléguant qu'il ne savait où écrire. Elle lui représenta fort justement qu'il pouvait se renseigner à la Figuière, que Trayaz avait sûrement en le soin d'y laisser son adresse.

Il rompit la conversation, elle la renoua le

Il sait tous les mots de la langue; il en sait même plusieurs qui ne sont pas de la langue, ni d'aucune langue du monde; mais ni des uns ni des autres il n'en sait le sens, la place, l'usage. Et encore: «Le grand malheur de Zola, c'est de manquer absolument d'éducation littéraire et de culture philosophique; et dans le vaste camp des littérateurs sans littérature, on peut dire qu'il est à la première place». M. Zola «manque de goût et d'esprit»; il manque «d'élégance psychologique», et il manque aussi et surtout de «sens moral».

«Le sens moral, c'est donc proprement le sens humain ou, pour parler plus clair, le sens de ce qu'il y a dans l'homme de supérieur à la nature. L'homme fait bien moins partie de la nature qu'il ne s'en sépare et qu'il ne s'en distingue. Et M. Zola lui-même ne peut pas nier qu'il faille qu'un tel sens existe, puisque, s'il n'existait pas, la seule excuse que M. Zola pourrait donner de ses excès de plume — qui est de présenter aux hommes la face la plus hideuse du vice, c'est leur apprendre à le détester, — tomberait, et ne serait plus qu'une plaisanterie. Mais il ne le soupçonne pas, ou s'il le soupçonne, pour l'avoir entendu dire, qu'il existe en effet un tel sens, il n'est que trop certain qu'il ne le possède pas.

C'est bien là, on a pu le voir, semble-t-il, le langage de M. Brunetiere en Amérique. On voit qu'il n'est pas nouveau.

Quoi qu'il en soit, nous nous bornerons à constater la publicité énorme de la série de conférences inaugurées par l'académicien au delà de l'Atlantique. L'exemple de M. Brunetiere sera-t-il suivi par d'autres? On l'espère à la fois.

Seulement il pourrait se faire que M. Brunetiere s'attristât une réponse de M. Emilio Zola et qu'il en soit sorti gravement meurtri. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, dont nous sommes, du reste, les premiers à admirer l'indépendance, n'est-il pas pourtant un peu injuste pour l'auteur de «Germinal» et de «l'Assommoir», deux livres, entre autres, qui témoignent d'un merveilleux et puissant talent d'observation?

NOS ÉCHOS

Arrestations.

Parmi les principales, nous, avons à mentionner, celle des enfants d'une infortunée vieille femme Carmen Tulesco de Boca odieusement martyrisée par eux, — et celle d'un nommé Stelinko qui se livrait à la falsification des pièces de \$ 50. Ce dernier, assure-t-on, pourrait rivaliser avec Catane; les pièces qu'il fabriquait ont de purs chefs d'œuvre d'imitation. Dimensions, poids et dessin sont irréprochables, à peine une ligne trop longue sur l'écusson. On croit que Stelinko a des complices. Cet intelligent *travailleur* a été arrêté au moment où il cherchait à glisser un produit de sa fabrication au guichet du San-Cyrilo. Conduit aussitôt au restaurant Franco-Italien de la rue 25 de Agosto, où il avait fixé son domicile, on a trouvé dans sa malle 80 piastres, en pièces faussées. Interrogé sur leur provenance, Stelinko a répondu qu'il les avait reçues d'un changeur de Buenos Aires, dont il ne se rappelle ni le nom ni l'adresse, en échange de papier argentin. Malheureusement pour lui, sa malle contenait aussi des lettres qui le compromettent fort sérieusement.

Une solution.

On a dit hier que l'affaire Lasso allait enfin recevoir une solution équitable. (L'adjectif n'est pas de notre cru, savez-vous?) Prenant en considération les résultats de l'enquête ouverte à l'Université et la supplique respectueuse dirigée par M. Lasso lui-même au Supérieur, celui-ci serait résolu à restituer à M. Lasso l'emploi dont il a été privé. Sa générosité toutefois ou son indulgence n'irait pas jusqu'à le rendre immédiatement à sa chaire et à ses élèves: une suspension de six mois lui serait infligée. *Lezo!*

On a dit hier que l'affaire Lasso allait enfin recevoir une solution équitable. (L'adjectif n'est pas de notre cru, savez-vous?) Prenant en considération les résultats de l'enquête ouverte à l'Université et la supplique respectueuse dirigée par M. Lasso lui-même au Supérieur, celui-ci serait résolu à restituer à M. Lasso l'emploi dont il a été privé. Sa générosité toutefois ou son indulgence n'irait pas jusqu'à le rendre immédiatement à sa chaire et à ses élèves: une suspension de six mois lui serait infligée. *Lezo!*

Elle demeura stupéfaite. Eh quoi! on pouvait donc pousser jusqu'à l'imbécillité l'ignorance de la vie et la bêtise dans les affaires? Il y avait donc des jeunes gens intelligents qui, incapables de prendre sur leur humeur, rompaient pour des questions de bibus avec un oncle qui remuait l'or à la pelle? Pendant qu'il lui débitait son histoire de l'air empêché d'un homme qui ne vent pas mentir, mais qui tient à ne dire que la moitié de la vérité, elle l'observait en dessous avec l'attention d'un naturaliste étudiant un insecte rare; elle était bien aise de savoir exactement comment cette sorte d'animas était faite.

Quand il fut fini:

«C'est une affaire, dit-elle, qui a été mal emmanchée: quand on a fait une sottise, on la répare, et celle-ci ne me semble pas difficile à raccommode. Mais raison de plus pour dérié!»

Amélie assistait à ces débats indolente et inerte, sans prendre parti, et son sourire donnait tout à tour raison à chacun des deux disputants; que Trayaz avait sûrement en le soin d'y laisser son adresse.

Il rompit la conversation, elle la renoua le

Il rompit la conversation, elle la renoua le

Il rompit la conversation, elle la renoua le

Il rompit la conversation, elle la renoua le

Il rompit la conversation, elle la renoua le

Il rompit la conversation, elle la renoua le

Il rompit la conversation, elle la renoua le

Il rompit la conversation, elle la renoua le

LICEO FRANCO-URUGUAYO

Dalman 127

COLEGIO PARA SEÑORITAS
Este acreditado establecimiento, franco-español ha sido dirigido por la inteligente educacionista Señora Maria Brignone de Arce. Todas las maestras son diplomadas. Ademas de las clases generales en frances y español, pueden cursar la musica en todos sus ramos, dibujo, pintura, profesora. Clases universitarias, etc.
(Como establecimiento para señoritas es unico en la Republica.)

INSTITUTO UNIVERSAL
Uruguay 283 a 291

COLEGIO PARA VARONES
Clases generales, universitarias, idiomas, matemáticas, música, etc. Esmerada educacion, disciplina. Visiten los padres ambos colegios y se convenceran de sus excelentes condiciones. En ambos colegios se reciben pupilos, medios y externos. — Precios modicos.
AGUSTIN M. VAZQUEZ, Director.

Notre archevêque.

El Bien annonce, pour aujourd'hui on demain, au plus tard, l'arrivée à Montevideo, à bord du vapeur «Buca di Galliera», de Mgr. Soler, archevêque de Montevideo, qui vient de Rome où il était allé chercher sa nouvelle investiture ou la consécration de son nouveau titre. Par égard pour les circonstances douloureuses dans lesquelles le prélat va retrouver son diocèse et le pays tout entier, «la curie a décidé qu'il n'est pas d'aller, deux commissions seulement, composées, l'une de membres du clergé, l'autre de laïques, front le recevoir». Les deux commissions ainsi formées devront se réunir en face de la Capitainerie Générale des Ports dès que les cloches lancées à toute volée annonceront l'arrivée du pasteur.

Saturnin Ribes.

Nous avons annoncé hier le décès, à l'âge de 73 ans, de ce rude travailleur qui fut en même temps un homme de bien. Tous nos confrères, sans exception, s'inclinent aujourd'hui avec un sympathique respect devant sa tombe et consacrent à son œuvre de touchants éloges. Heureux les hommes qui méritent ainsi que les salus au départ et qui laissent derrière eux comme un lumineux sillon d'exemples et de glorieux souvenirs!

Du tac au tac.

La Razon n'a pas laissé sans riposte le coup d'ordr du Bien au sujet de Walt et de Papin. Maintenant son dirot, elle ajoute: «Estos informes nos pueden encontrar el cronista de «El Bien» en cualquier tratado de fisica, y en el más modesto de los diccionarios biográficos.
